

gination déréglée qui s'exagerait les ressources d'un état ruiné, et qui se promettait de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siècles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrâce de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avait excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuèrent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenait avec le Pérou par la mer du Sud.

xxv.  
Communi-  
cations du  
Mexique  
avec le Pé-  
rou et avec  
l'Espagne,  
par la voie de  
Guatimala.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage et la hauteur des Andes font régner un printemps éternel, des vents réguliers et doux. Aussitôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphère de l'est à l'ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile et sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai; mais, durant le reste de l'année, les calmes et les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse et dangereuse.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois il ne sortait des rades que la nature y a formées ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction était bien en partie la suite de l'indolence des peuples; mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avaient plus de part encore.

La communication entre les empires des Incas et de Montézuma, devenus provinces espagnoles, fut libre dans les premiers temps par la mer du Sud. On la borna quelque temps après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1656. Des représentations pressantes et réitérées déterminèrent à la rouvrir au bout d'un demi-siècle, mais avec des restrictions qui la rendaient nulle. Ce n'est qu'en 1774 qu'il a été permis à l'Amérique méridionale et septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourrait comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront sans doute de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

La juridiction de cette audience s'étend douze lieues à l'ouest, soixante à l'est, cent au nord, et trois cents au sud. Sur ce vaste espace se trouvent, comme dans le reste du Mexique, des montagnes, des volcans, des lacs, des déserts, des rivières alternativement débordées et sans eau, des contrées salubres et malsaines, d'innombrables troupeaux, des mines, des tyrans et des esclaves, l'extrême misère à côté de la plus scandaleuse opulence, l'indolence avec tous les genres de corruption. Mais ce département a sur ceux de Mexico et de Guadalaxara quelques avantages. Il récolte un blé supérieur au leur. Ce n'est que sur son territoire que croît l'indigo. Son cacao de



Soconusco est le plus parfait que l'on connaisse. Aussi n'en permet-on l'exportation que pour l'approvisionnement du souverain. Le peu qui peut s'en échapper en fraude est vendu le double de celui de Caraque même.

Sur la mer du Sud Guatimala possède plusieurs ports, dont celui de Sonsonate ou de la Trinité est le principal. De ces diverses rades il peut expédier des bâtimens pour les parages de Guadaxara. C'est la région du globe la plus féconde en métaux. A l'époque de la conquête, on parla de ces richesses avec l'enthousiasme que ne manquent guère d'exciter les objets nouveaux. Une politique bien ou mal entendue défendit depuis de rien écrire sur la source de ces grands trésors; et l'on n'en sait que ce que les premiers historiens en publièrent. Ils seront mieux connus lorsque les côtes, dont la plupart des mines ne sont que peu éloignées, verront aborder un plus grand nombre de navigateurs.

En continuant leur route, les vaisseaux atteignent Acapulco, où se trouvent réunies toutes les étoffes, toutes les productions, toutes les voluptés de l'Asie. Ils s'y chargent de la quantité de ces précieuses marchandises, dont ils peuvent espérer un débit avantageux.

Plus loin est la mer Vermeille, anciennement célèbre par l'abondante pêche des belles perles qui s'y fait, et de nos jours par les riches mines ouvertes sur ses rivages. La Californie, qui forme

ce golfe, quoique assez récemment sortie d'un état purement sauvage, a déjà quelques-uns des besoins des sociétés civilisées depuis long-temps; et on lui connaît un superflu suffisant pour se procurer le nécessaire.

Ce que Guatimala a obtenu de son territoire, ce qu'il tient de ses échanges ne peut manquer de trouver un débouché avantageux à Panama, à Guayaquil, sur les côtes du Pérou ou du Chili, et jusque dans le Paraguay.

Les mers du nord n'offrent à Guatimala qu'un port de mer, et il est au golfe Dolcé. C'est là, et là seulement, que l'or, que l'argent, que l'indigo destinés pour notre continent sont portés à dos de mulet, et déposés à Saint-Thomas, bourgade située à soixante lieues de la ville. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet et d'août. Ce marché est aussi le point de communication d'une partie du Mexique avec les autres possessions espagnoles de l'Amérique septentrionale. Le lieu est entièrement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvait d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtes, à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien, dit-on, ne serait plus facile.



Les vaisseaux qui formeraient cette entreprise resteraient en sûreté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas traverseraient quinze lieues de montagnes, où ils trouveraient des chemins commodes et des subsistances. Le reste de la route se ferait à travers des plaines peuplées et abondantes. On arriverait à Guatimala, qui n'a ni fortifications ni troupes. Ses quarante mille Indiens, nègres, métis, espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seraient incapables de la moindre résistance. Ils livreraient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siècles, et la contribution serait au moins de trente millions. Les aventuriers regagneraient leurs bâtimens avec le butin, et, s'ils le voulaient, avec des otages qui assureraient la tranquillité de leur retraite.

La célèbre et importante cité qui reste ainsi exposée au pillage fut, bien ou mal à propos, originellement bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, et bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au sud coulent des ruisseaux et des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente une fraîcheur délicieuse, et y entretiennent perpétuellement des fleurs et des fruits. L'aspect de la montagne qui est au nord est effroyable. Il n'y paraît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habi-

tans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis et l'enfer. Des tremblemens de terre lui causèrent de grands dommages à des époques plus ou moins reculées. Celui de 1772 ne lui laissa que des ruines.

La ville renaîtrait bientôt dans d'autres contrées; car que ne peuvent point les nations actives et industrieuses! Par elles des régions qu'on croyait inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, et la fertilité s'élève sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts l'homme se fait des chemins. Il sépare ou lie à son gré les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer, et dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquels il s'assied; il dit aux vents de le porter aux extrémités du globe, et les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime et si petit, que tu te montres grand, et dans tes projets et dans tes œuvres! Avec deux faibles leviers de



chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entière, et tu la subjugués. Tu affrontes les élémens conjurés, et tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton âme est tourmentée par l'amour ou le désir de posséder une belle femme que tu haïras un jour; par l'intérêt ou la fureur pour remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage; si tu fais de grandes choses par ambition, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connaissais qu'un monde, tu soupçonas qu'il en était un autre. Tu l'allas chercher, et le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glacent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étaient ces fiers Espagnols qui conquièrent l'Amérique; mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses, énerverent leurs descendans. Tout ce qui portait l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs armes corrompues; et leurs bras amollis se refusèrent à tous les travaux. Comment une cité engloutie par des volcans serait-elle alors sortie de ses décombres? Mais depuis quelques années la nation se régénère. Déjà l'on a tracé le plan

d'une autre ville plus vaste, plus belle, plus commode que celle qui existait, et elle est élevée à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déjà les citoyens, déchargés des tributs qui pouvaient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux mesures du gouvernement. Un nouveau Guatemala embellira bientôt la nouvelle Espagne.

On s'est permis jusqu'ici de prononcer sur un peuple par la nature des habitations qu'il occupait. Si ses maisons étaient sales, mal entretenues, grossièrement construites, on affirmait sans balancer qu'il gémissait dans la misère ou sous l'oppression. Si avec des richesses il fermait les yeux sur les agrémens d'une demeure propre et commode, on l'accusait de stupidité. S'il se passionnait pour des ornemens bizarres plus propres à empêcher le but des logemens qu'à les embellir, c'était de caprice ou d'extravagance qu'il était convaincu.

Cependant, si l'on nous jugeait d'après ces principes, en apparence si raisonnables, peut-être serions-nous jugés trop sévèrement. Sous plusieurs points de vue la multitude est à peu de chose près ce que furent ses pères. Les générations se sont plus ou moins rapidement remplacées sans que les usages journaliers aient suivi le cours des lu-



mières. L'habitude de voir, d'occuper, de respecter peut-être les monumens d'une barbarie héréditaire, a jeté un voile épais et obscur sur ce qu'ils avaient de plus dégoûtant. Le siècle des arts a été trop indulgent pour beaucoup d'objets que des siècles d'ignorance lui avaient transmis. Il fallait que l'eau, la terre, le feu; que les élémens conjurés nous avertissent par leurs ravages que le temps de tout changer était arrivé. Alors nous nous sommes réveillés; alors nos facultés se sont développées; alors nous avons senti nos forces; alors notre génie a pris son essor; alors des édifices dignes du roi de la nature se sont élevés sur de vieilles ruines; alors enfin le mal est devenu la source du bien; et cette heureuse révolution sera peut-être plus entière à Guatimala que partout ailleurs.

xxvi.  
Description  
de Hondur-  
ras, d'Yuca-  
tan et de  
Campeche.  
Qu'est-ce qui  
y divise l'Es-  
pagne et  
l'Angleterre?

Dans la juridiction de cette ville se trouve le golfe de Honduras, auquel on accorde cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. C'était, selon le témoignage de las Cazas, au temps de la conquête, une des contrées les plus peuplées du Nouveau-Monde. Le fer, le feu, les mines, les rigueurs de l'esclavage ne tardèrent pas à rendre absolument déserte la partie qui tomba au pouvoir des Espagnols. Ils n'y possèdent plus que trois ou quatre bourgades, le fort d'Omoa, avantageusement situé sur les bords de l'Océan, et la petite île de Rattan, qui a un assez bon port.

Les Mosquites sont toujours restés en possession

de la côte orientale, qui s'étend depuis la rivière Saint-Jean jusqu'au cap de Honduras, et dans l'intérieur des terres, de l'espace qui se trouve entre une chaîne de montagnes et l'Océan. L'air que ce peuple respire est sain et assez tempéré. Son sol est communément uni, très-bien arrosé, et propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques.

Le gouvernement de ces sauvages est républicain. Dans les guerres qu'ils ont à soutenir contre d'autres Américains ou contre les Espagnols, ils choisissent pour chefs les plus intrépides, les plus expérimentés de leurs soldats; mais l'autorité qui leur a été confiée n'a de durée que celle des hostilités.

Toutes les traditions attestent que les Mosquites furent autrefois nombreux. Les guerres, la petite-vérole, et d'autres calamités ont extrêmement diminué leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus puissent mettre plus de dix ou douze mille hommes sous les armes. Cette force n'est que peu grossie par les Sambos, descendus des nègres de Guinée, qu'une violente tempête poussa autrefois sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent pas de leur donner une autre origine.

Les premiers aventuriers européens qui infestèrent les mers d'Amérique de leurs brigandages allaient quelquefois renouveler leur eau et leurs